



## Discours de présentation de Joël Des Rosiers à l'Académie des lettres du Québec

Maison des écrivains, 19 septembre 2017

**Pierre Ouellet**

### Le tourneur de mondes

*quelques hiéroglyphes à l'échouage  
sur des terres hérétiques  
contre l'empire de soi la réminiscence des siens  
la sente d'alcôve ô vétiver  
Métropolis opéra, 1987*

On ne raconte pas la vie d'un écrivain en commençant par sa naissance, mais par celle de son œuvre, qui est plus vieille que lui, plus originelle : elle vient de plus loin dans le temps et dans l'espace, de l'âge des hiéroglyphes, des terres hérétiques... on a envie d'entendre hiératiques, proprement sacrées, et même erratiques, comme on parle d'une fièvre erratique ou du mouvement erratique des astres, toujours variable et incertain. Il y a un âge de la parole qui déborde le nôtre, une terre de la pensée plus vaste que celle d'où l'on vient. L'histoire et le territoire de l'écrivain sont de ceux-là : sans bornes ni frontières. Chaque itinéraire y est dicté par « un pressentiment de voyelles de larmes / une prose pour vivre à la source pérenne / au hasard des croisières illicites », dit Joël Des Rosiers dès son premier livre, écrit sous le signe de la mère et de l'œuvre (*métropolis* : la cité-mère, la matrice-terre, et opéra : l'œuvre à plusieurs voix, l'opération à cœur ouvert qu'est le chant).

Les terres de Joël Des Rosiers, ses airs, ses eaux, sont de plusieurs temps, de divers lieux : d'Haïti bien sûr, de la Caraïbe tout entière, mais d'Afrique de l'Ouest aussi, d'où viennent ses ancêtres, d'Athènes et de Rome, d'Égypte et de Judée d'où lui viennent ses mots, ses images, ses pensées, de la plus haute antiquité, d'Asie Mineure, d'Asie majeure, des déserts de Gobi ou d'ailleurs, d'où il tire cette sagesse de moine taoïste et de derviche tourneur qui nous plonge dans la plus grande concentration au sein des tourbillons les plus vertigineux. Bref, il vient de loin, comme la parole qu'il tient... qu'il ne retient pas, qu'il laisse aller dans tous les sens, vers tous les horizons.

Il est pourtant *ici*, toujours, sachant qu'on transporte l'ici-même avec soi, parce qu'il désigne le lieu où l'on se trouve à chaque instant, peu important ses déplacements.

*Hic et nunc*, dit l'expression latine : « sur-le-champ », comme on dirait *en-plein-air*, *en-pleine-mer*, *à-l'instant*. Joël Des Rosiers est de ce temps et de ce lieu qui le suivent partout dans les mots qui sont autant d'amarres, grâce auxquelles il s'attache à tous les âges et à toutes les terres, et d'ancres qu'il lève à chaque instant pour les quitter sans jamais les abandonner, parce que sa mémoire le lie à tout ce dont son imagination le libère.

Il est né sur un caillou... pour pouvoir sauter sur un autre et traverser le monde à gué. Il va de caye en caye, la terre n'étant qu'une suite de points de suspension au sein des mers, qu'il appelle « mémoire océan », titre du premier chapitre sur lequel s'ouvre sa première œuvre, dont le poème initial, que j'ai cité en exergue, s'intitule « L'errance de soi ». Qu'est-ce, notre vie d'homme, sinon cette longue itinérance à ciel ouvert... d'âge en âge, de terre en terre, de mot en mot... que seul le poème connaît, comme s'il en était l'ombre portée, l'ombre portante, en fait, plus ferme et plus pérenne qu'on ne le sera jamais ?!

\*

La poésie de Joël Des Rosiers nous entoure, nous enveloppe, nous environne comme l'air, la mer, la savane. Le lourd parfum de vétiver que sa parole dégage nous auréole, nous nimbe, non seulement parce qu'on y baigne comme les cayes dans la lagune ou les caïques dans l'océan, mais parce qu'on en est pénétré au plus profond, qu'il nous transperce jusqu'à l'âme, avec laquelle il fait un, son souffle et le nôtre devenus inséparables. Je respire le monde et la langue de *Tribu*, de *Vétiver*, de *Caïques*, de *Gaïac* ou de *Chaux* comme si c'était l'oxygène indispensable à la survie de notre humanité comme à celle de la mer et de la terre, des hautes forêts et des vastes savanes qui sont le poumon du monde, d'où l'air s'échappe en arômes que seul le poème arrive à nous faire sentir.

Le vétiver est la plante que l'on sait : enivrante, ensorcelante. Le gaïac est un bois sacré, un bois saint qu'on appelle le bois de vie (*lignum vitæ*, en latin). La langue de Joël Des Rosiers est de ce bois-là, dur et doux à la fois : ferme sous l'outil mais souple au toucher, résistant à la lame, soyeux sous la main. Comme le vétiver, il a des vertus médicinales et constitue un élixir de jeunesse qu'on appelle *mamajuana*. Macéré dans une bouteille de rhum, il possède des propriétés aphrodisiaques : le médecin-sorcier Joël Des Rosiers sait concocter comme le poète qu'il est ces substances magiques dont les parfumeurs disent qu'elles sont un « liant » idéal entre les notes de cœur et les notes de fond, dans leur langage aussi fragrant que celui de la poésie.

Je mange de ce bois, je bois à ces arômes chaque fois que j'ouvre un de ses livres, où je ne trouve pas que des mots, pleins de saveur et de fraîcheur, mais les tropiques au grand complet, qui ne désignent pas seulement une région de la terre, plus ou moins proche de l'équateur, mais tout ce qui change, tourne, fluctue, comme dit l'étymon grec *tropéin* qu'on trouve dans le mot *tropisme*, désignant la croissance sinueuse des plantes attirées

par la lumière, et le mot *trope*, dénotant les figures ou les tournures de la langue qu'étudie la rhétorique.

La rhétorique ? La Poétique ? L'étude et la pratique des tropismes de la langue – comme Nathalie Sarraute parlait des tropismes de l'âme humaine qui orientent les comportements de chacun en fonction des grandes attirances de son existence. La langue de Joël Des Rosiers est tropicale en ce sens-là du terme : elle se tourne et se retourne dans tous les sens suivant la complexité et les métamorphoses du désir que l'âme et la motive, la pousse à croître et à se déployer sous la lumière la plus vive, même en pleine nuit, parce que l'obscur peut être lumineux aussi, comme en témoignent les ciels étoilés du solstice d'hiver, où la vie nocturne est à son apogée.

\*

Je me souviens de discussions que nous avons eues, lui et moi, en marge d'une réunion du comité de rédaction de la revue *Spirale*, dont nous faisons tous les deux partie il y a une douzaine d'années : je lui disais mon admiration pour la poésie solaire mais obscure de Magloire Saint-Aude, d'Aimé Césaire, d'Édouard Glissant, où je retrouve cette rhétorique des tropiques dans laquelle tout tourne et se retourne, comme les plantes vers le soleil dans l'opacité des forêts vierges, comme les mots vers leur lumière dans la densité des phrases et des vers qu'on dit hermétiques, alors qu'ils sont ouverts à tous les possibles, au lieu de se clore sur un seul sens.

À ma grande surprise, il ajouta à ma courte liste de poètes tropiques les noms de Lautréamont, né à Montevideo, et de Saint-John Perse, né à Pointe-à-Pitre – on aurait pu y joindre ceux de Jules Laforgue et de Jules Supervielle, nés aussi en Uruguay, et je crois bien qu'on a fini par le faire. Sa vision du monde poétique gouverné par les tropismes était si vaste et si ouverte que je me suis moi-même senti antillais ou caribéen, sensible comme tant d'auteurs que j'admire aux tropes les plus tortueux et aux tournures les plus sinueuses du monde et de la langue, dont j'aime suivre les circonvolutions les plus secrètes. On en est venu à considérer que les œuvres les plus baroques de Paul-Marie Lapointe, d'Yves Préfontaine ou de Michel van Schendel tenaient du même paradigme tropical même si leur univers se déploie dans la nature boréale.

Les essais du poète, *Théories Caraïbes*, sous-titré *Poétique du déracinement*, et *Métaspora. Essai sur les patries intimes* – sans oublier sa contribution à l'ouvrage collectif *Résurgences baroques* – le disent assez : la diversité de notre monde, de nos mémoires et de nos imaginaires n'est pas une affaire de races, de couleurs de peau, de couleurs locales ou de quoi que ce soit du genre, qui relève de quelque nationalisme ou régionalisme borné, confinant à l'ethnicisme, mais une question de tonalité, de timbre et de tessiture, nécessairement multiples au sein de la « vie chorale » qui caractérise notre humanité.

C'est le *chorus* plutôt que le *socius* qui l'intéresse... Il reprend à son compte le « solde » d'Arthur Rimbaud, où la poésie est décrite comme « les Voix reconstituées ;

l'éveil fraternel de toutes les énergies chorales et orchestrales et leurs applications instantanées, l'occasion, unique, de dégager nos sens ! [...] Les Corps sans prix, hors de toute race, de tout monde, de tout sexe, de toute descendance ! Les richesses jaillissant à chaque démarche ! [...] L'anarchie pour les masses [...] » Si le tout-monde promu par Édouard Glissant est de cette nature, sa parole est tout-couleur, tout-saveur, tout-odeur... sa parole est poésie.

Celle de Joël Des Rosiers l'est tout entière : proses ou vers, fictions ou réflexions, lettres ou essais, tout est choral chez lui, orchestral aussi. Il pratique le choral comme les musiciens de jazz, chacun improvisant sa partie, dans son style et sa tessiture, mais en tournant autour d'un thème qui les rassemble, sur lequel ils finissent par jouer à l'unisson, chacun avec sa propre coloration. C'est la meilleure définition de la vie commune, chorale plus que sociale, attirée par le « chant commun » plutôt que liée dans le « sens commun », guidée par les tropismes musicaux ou les tropes poétiques plutôt que commandée par la langue de bois de la doxa ou des dictats les plus grégaires.

La diaspora, c'est la dispersion des spores ou des semences à hue et à dia, de Charybde en Scylla, à travers l'espace et le temps où elles se disséminent, se perdent parfois... selon un mouvement centrifuge qui fuit le centre ou le milieu dans l'éloignement vers les limites ou les banlieues, les plus lointaines périphéries, comme si l'horizon était notre seul refuge. La métaspora est centripète : elle n'éparpille pas, n'éclabousse pas, ne parsème pas les spores que chaque être représente... Elle les concentre les unes parmi les autres, les unes au milieu des autres, comme le dit le préfixe *méta-*, qui ne veut pas dire « au-dessus » ou « au-delà », comme on le croit trop souvent, mais « parmi » et « à travers », au centre ou au moyeu, au cœur du monde, de la nature, de la cité, au cœur transpercé de la communauté au sein de laquelle tout ce qui germe pousse puis croît... non pas dans la séparation, la dispersion, qui mène à la disparition, mais dans la concentration et la concertation des spores, le concert des semences, le chœur ou le choral des éléments.

Novalis dit que le poème est pollen ; Joël Des Rosiers écrit après lui que le poète pollinise vers l'intérieur, dans le chœur commun que nous formons, malgré la dispersion apparente dans laquelle nous vivons. Le politique est diasporique : il nous fait fuir, nous éloigne les uns des autres, nous sépare et nous morcèle. Le poétique est métasporique : il nous rapproche du cœur, nous assemble au milieu, sans nous lier ou nous contraindre, la liberté qu'on y acquiert venant de l'air et de l'espace que le chant choral libère comme un parfum... de vétiver ou de gaïac... au sein de la cité dont l'agora devient alors savane ou forêt vierge, caye dans les lagons, caïque dans l'océan... Elle nous transporte au gré du vent, dans le temps et par les lieux, comme la métaphore, la métamorphose ou la métempycose, qui sont des formes d'emportement, de transportation de vie en vie comme de pays en pays.

Je lis Joël Des Rosiers pour ça : il fertilise la mémoire, féconde l'imaginaire, ensemece l'esprit avec des mots qui ne sont jamais des mots d'ordre mais de l'air libre

qui épouse au plus près les formes imprévisibles du chaos qui est en chacun. Ce chaos est primordial : il faut le préserver. Il est au cœur de la cité le Big bang originaire grâce auquel la vie bat aussi fort qu'au commencement, dans un tourbillon de spores et de semences où tout renaît à chaque instant. C'est le noyau atomique du poème : ce bombardement permanent d'arômes et de fragrances qui donne un sens à notre existence en donnant une existence à nos sens, entre l'« hiéroglyphe » et la « réminiscence », dans ce qu'il appelle « la sente d'alcôve » ou « la source pérenne », qu'on ne trouve qu'en plein air ou en pleine mer, dans le chœur de l'être, « au hasard des croisières illicites » que le poème fait faire.

Joël Des Rosiers, c'est le chef de chœur qui préside au croisement des voix les plus rares et des sens les plus précieux qui font de l'agora où nous nous croisons ici et là dans les métropoles aussi bruyantes qu'un opéra cette caye de la haute enfance d'où il est venu à saute-mouton jusqu'au cœur des continents... non tant pour répandre la bonne parole ou nous tenir de beaux discours, dont nos oreilles ne cessent de bourdonner chaque jour un peu plus, mais pour exhaler les essences, les bouquets ou les aromates qui rendent notre air plus respirable, nos vies vivables, notre monde plus habitable.

\*

Je parle de poésie... mais je parle de politique aussi, et je parle de médecine, parce que je parle de Joël Des Rosiers qui est tout cela à la fois... voué corps et âme à ce qui peut *médier* et *remédier*, par la parole ou les substances de toutes sortes, qui sont des fragrances également, la médication et la méditation ayant une même origine dans le verbe *mederi* qui veut dire « prendre soin, donner des soins », comme on dit « prendre la parole, donner la parole » : il sait guérir par les deux bouts, de l'âme et de la chair, avec les philtres et les potions qui vivifient plutôt qu'ils n'endorment et n'anesthésient, les mots et les silences faisant partie de sa pharmacopée bien plus que les narcotiques et les barbituriques.

C'est à une telle médecine que l'homme d'aujourd'hui doit s'adonner, non pas en se remplissant la tête et l'estomac de sédatifs et de soporifiques, dont le monde politique et médiatique nous abreuve au quotidien, mais en se vidant le cœur et les poumons de l'air pollué dont il étouffe... en y injectant les solutés et les sérums les plus puissants que le poète-médecin, le poète-médium, qui sait médier, remédier et méditer d'un seul et même souffle, nous administre dans ses proférations et ses incantations, ses conjurations et ses cantillations, cette secrète thaumaturgie qui fait partie de la panoplie de base des guérisseurs de la plus haute antiquité. Le serment d'Hippocrate se prononce dans la voix de Pindare ou de Sappho, d'Homère ou d'Hésiode, qui porte le sens et le chant, bien plus que dans celle des apothicaires de toutes sortes, remplie de toxines et de bacilles auxquelles on ne résistera pas.

Je me réjouis avec vous qu'un poète aux médecines douces mais fortes comme Joël Des Rosier entre aujourd'hui à l'Académie : il saura soigner nos maux avec ses mots magiques, qui sont sans doute la seule thérapie qui vaille contre les maladies de notre

temps, dont on sait qu'elles frappent la pensée et le langage, contamine les âmes et les esprits, bien plus profondément que les virus et les bactéries s'attaquent à nos organes vitaux.

Bienvenue, cher Joël, dans ton nouveau cabinet, où tu pourras prendre soin des mots et des idées comme tu le fais de tes patients et de tes proches, pour ne pas dire de ton prochain... de ces lointains auprès desquels tu accours non tant pour leur porter secours que pour les emporter dans la parole, seul salut qui soit digne encore de notre humanité.

Pierre Ouellet